



Demain : les ouvrières et l'avenir au tournant du siècle

Madeleine Rebérioux

DANS **POUR QUE VIVE L'HISTOIRE 2017**, PAGES 643 À 651
ÉDITIONS **BELIN**

ISBN 9782410008685

Date de mise en ligne : 29/11/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/pour-que-vive-l-histoire--9782410008685-page-643?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Demain : les ouvrières et l'avenir au tournant du siècle*

Quel intérêt peut offrir une réflexion sur la représentation du futur chez les ouvrières ? Cette interrogation comporte plusieurs niveaux. Nul ne doute aujourd'hui que la vision qu'une collectivité se forge de son passé – du passé – ne s'intègre fortement à ses pratiques : le dernier livre de Marc Ferro vient encore d'attirer notre attention sur ce thème¹. Tout souvenir s'inscrit dans le présent ; toute mémoire pèse sur l'histoire ; sa quête, sa construction, sa commémoration, inextricablement mêlées, forcent depuis plusieurs années l'intérêt des chercheurs. Peut-on dire autant de l'avenir ? Champ des espérances sociales, horizon des attentes et des refus², sa représentation désigne tout d'abord un désir, un espoir ou une crainte. L'analyse qu'on peut en faire prend pour cible les creux, les manques, du tissu social. À ce titre, elle travaille, comme l'a bien vu Daniel Bell³ à rendre explicite la structure de la société. Désiré ou redouté, le futur enrichit les outils dont nous disposons pour lire le présent.

S'agissant de la classe ouvrière, l'intérêt s'accroît. La prise que nous offre sa vision de l'avenir se fait plus forte quand se déploient les révolutions industrielles. La manière dont les ouvriers se représentent leur rôle dans l'élaboration d'une société nouvelle et la place qu'ils y occuperont n'est pas indifférente à leur constitution en classe pour soi. Et s'ils ne le font pas, leur silence est, lui aussi, lourd de signification. Se penser

* Cet article est issu de la *Revue du Nord*, n° 250, juillet-septembre 1981, p. 667-674.

ou ne pas se penser comme classe, c'est aussi une manière de se situer dans l'avenir. Un avenir qui, à la fin du XIX^e siècle, a perdu son u-topie et son u-chronie. C'est en France qu'il se réalisera, pense-t-on désormais. Sa représentation s'est en quelque sorte nationalisée: foin du Texas et des Amériques ! On peut aussi, croit-on, le dater sinon le toucher. Les «marmites du futur» c'est demain qu'elles vont bouillir, après-demain au plus tard. Deux ou trois générations, pas plus, comme le suggère le best-seller de Bellamy, traduit à Paris en 1891 sous le titre *Cent ans après ou l'an 2000*, le roman qu'Auguste Chirac publie en 1893, *Si, Étude sociale d'après-demain*, ainsi que, sept ans plus tard, l'essai intitulé par Eugène Fournière, *Chez nos petits-fils*. Messianisme ? Certes la fin du siècle et la crise économique nourrissent l'espérance révolutionnaire. Mais justement, dans ces écrits d'anticipation, celle-ci n'est pas immédiate. Les images dominantes ne visent pas la décennie qui vient, mais un temps raisonnable, concevable pour l'imagination, après-demain en somme. Plutôt que d'un espoir messianique, il s'agit du sentiment de détenir la force qui changera le triste présent, et de cette profonde confiance dans le progrès sur laquelle les tragédies du XX^e siècle nous ont conduits à ironiser, un peu vite peut-être. Tous les ouvriers ne la partagent pas : grande est par exemple l'inquiétude exprimée, au début du siècle nouveau, par ceux, finalement nombreux, qui se reconnaissent dans le mouvement «jaune⁴». Mais leur vision pessimiste où s'incarne le refus ouvrier de la révolution s'ancre elle aussi dans les images d'un futur proche et vraisemblable, celui que dessinent les ouvriers «rouges».

Ainsi vont les ouvriers, que l'on s'attache aux textes diffusés par les éditeurs ou à ceux qu'ils produisent tout en bas, dans leurs groupes, que l'on analyse les propos, ces compagnons des actes, ou les objets symboliques dont ils s'entourent ou se parent. Et les ouvrières ? Une lecture de la représentation qu'elles se font du futur est-elle nécessaire ? Possible ? Que met-elle en évidence ? Je ne puis malheureusement, faute non pas de place, mais de temps et de travail, que signaler quelques pistes apparues cette année dans un séminaire qui a surtout tenté de défricher, à l'intérieur de cette problématique » générale, le domaine masculin : la vision féminine ne s'y est le plus souvent montrée que de biais ou par contraste.

Pourtant, si l'on admet l'intérêt d'une prospection du futur tel que l'envisagent les ouvriers, comment le récuser pour les ouvrières ? 26,5 %

des femmes qui exercent une profession – contre 29 % des hommes – ne travaillent-elles pas, en 1906, dans l'industrie où, en quarante ans, elles sont passées de 30 à 37 % de la main-d'œuvre totale? Ne constituent-elles pas, à l'heure où s'épanouit la nouvelle croissance, 56,1 % des travailleurs du textile, et 89,3 % de ceux de l'habillement, ces métiers considérés féminins depuis longtemps par le patronat et par les ouvriers? N'ont-elles pas aussi fortement pénétré dans les industries chimiques – où elles occupent 29,3 % des emplois –, les industries polygraphiques – 20,7 % – et alimentaires – 18,1 % –, voire dans les cuirs et peaux avec 15,4 % du total? Même si elles restent pratiquement exclues de certaines branches professionnelles – le doux charpentier, le rude maçon, l'astucieux maçon jouent un rôle quasi symbolique par rapport à l'ensemble de la classe ouvrière –, même si la marche vers le tertiaire, ce grand événement, ce grand avènement féminin du xx^e siècle a déjà commencé, il n'est plus besoin d'aujourd'hui de légitimer par de longs discours l'intérêt d'une étude des imaginaires féminins dans la classe ouvrière. En revanche, de récents travaux⁵ ont mis en évidence non seulement le refus de nombreux travailleurs hommes de reconnaître dans «la femme» une «vraie ouvrière», mais les raisons pour lesquelles beaucoup de femmes ont grand mal à se définir elles-mêmes comme appartenant à cette catégorie. Poids croissant, dans le mode de production féminin, des travaux à domicile, au reste d'une extrême variété: en 1906, 86 % des travailleurs à domicile sont des femmes et, sur 100 femmes reconnues actives, un tiers exercent chez elles leur vie professionnelle. Discontinuité aussi, bien souvent, du travail salarié auquel sont vouées les années de jeunesse, puis, quand les enfants sont élevés, celles de l'âge mûr. Formation professionnelle, enfin, nulle, ou si étroite qu'elle se moule sur les exigences d'un seul patron et rend impossible la mobilité de l'emploi, ce puissant outil de la résistance masculine. Aussi n'est-il pas si facile de renverser la vapeur et de désigner, chez les femmes ouvrières, les voies par lesquelles elles vont affirmer leur conscience et leur vision du monde futur.

D'autant que les sources auxquelles on peut puiser sont bien plus rares, et d'exploitation plus difficiles que lorsqu'on regarde du côté du sexe fort. Les travailleuses, d'abord, parlent peu, ou plutôt il n'est guère aisé de repérer leur parole. Abondante au lavoir, à la boutique, ou les

soirs d'été, sur le pas de leurs portes, elle prolonge davantage le langage et les usages de la ménagère que ceux de l'ouvrière. Sur un cas précis, Dominique Vanoli a montré pourquoi la voix des jeunes filles enfermées dans les couvents soyeux du sud-est et retranchées du monde dans des sortes d'internat-prisons n'a pu nous parvenir, sauf rarissime exception⁶. Quand les femmes écrivent et que leurs textes arrivent à percer le silence, la vie et les rêves de celles qui tiennent la plume avoisinent rarement ceux des ouvriers. Quelques exceptions pourtant, dans la couture essentiellement : les romans de Marguerite Audoux, dont l'atelier parisien fut l'horizon⁷, la série d'*Echalotte*, où une fille du peuple raconte, depuis 1908, son histoire, sous la signature de Jeanne Landre, les *Mémoires* publiées en 1936 par Jeanne Bouvier⁸. Qu'il est difficile d'ailleurs d'interpréter ces textes, de les utiliser comme des documents qui interpelleraient directement ! Les romans autobiographiques, comme ceux de M. Audoux, le récit de sa vie que Mémé Santerre a reconstitué en 1976 pour Serge Graftaux, méritent la critique aiguë qu'en a fait Christiane Dufrancatel⁹ : « L'ordinaire social partagé » peut-il s'écrire ? A-t-on le droit de considérer ces récits comme des histoires de vies ordinaires ? En revanche notre projet pourrait sortir renforcé de ces réserves : si ce qui s'écrit sous forme d'autobiographie féminine relève de ce dont on rêve plus que de ce que l'on a vécu, ne sommes-nous pas justifiés de lire dans ces textes sinon des représentations constituées du futur, du moins des fragments de désirs ? Mais qui nous assure que ce désir ne se ramène pas à ce que ceux qui liront ces récits attendent de celles qui finalement écrivent pour être lues ?

Insurmontable difficulté qu'il faut bien contourner sans excessif scrupule. Quitte à signaler brièvement qu'aucun des romans d'anticipation socialisants, qui abondent au tournant du siècle – à côté d'inconnus par dizaines, voici *Travail* et *Sur la pierre blanche* –, aucun des essais de futurologie socialiste – du fécond Deslinières à l'austère Tarbouriech, de Jaurès à Sixte-Quenin¹⁰ – n'a pour auteur une femme. Nulle femme ouvrière, ou se réclamant du mouvement ouvrier, n'a entrepris ce que Georges Sorel appelait la « chosification du futur ». Pas de code socialiste au féminin¹¹, pas non plus de ces épanchements sociaux où l'avenir de tous mûrit au feu de l'espoir prolétarien. Les journaux au moins, dans leur immédiateté, livrent-ils un matériel qui nous intéresse ? Les témoignages, les enquêtes, ne font pas défaut : voir *La Fronde* de Marguerite

Durand et, au même moment, cet exact tournant du siècle, une feuille anarchiste, *Les Plébiennes*, dont vingt-et-un numéros paraissent en 1900, un mensuel de quatre pages, encore, *La femme socialiste*, où entre mars 1901 et septembre 1902, s'exprime au contact de quelques solides groupes de quartier, la sensibilité de deux femmes, dont une ouvrière¹². Enfin les journaux masculins socialistes et syndicalistes ne se ferment pas toujours, surtout après 1900, à la parole et aux espoirs des militantes femmes¹³. Si l'*Ouvrier textile*, journal de la Fédération CGT que dirige Victor Renard ne le fait que rarement, *L'Écho des Tabacs* porte fièrement en sous-titre, «Organe des ouvriers et des ouvrières des Manufactures des Tabacs de France¹⁴». De ce côté donc, quelque espoir.

Enfin – hélas pour l'historien ! – les femmes, moins organisées que les hommes, et moins nombreuses encore dans les partis que dans les syndicats¹⁵, inquiètent moins la police et, moins surveillée, fournissent matière à moins de rapports. Du moins soirées familiales et chansons dont les programmes et les textes sont parfois conservés nous aident-elles à prospecter quelques voies.

Est-ce possible de n'attendre du futur que le redoublement du passé ? Cette vision répétitive semble bien avoir été le fait d'un certain nombre de femmes ouvrières, les plus opprimées. Elle affleure à mainte reprise dans le discours de Mémé Santerre, vouée dès son enfance au long tissage des jours et des nuits d'hiver que ses parents pratiquaient, avant elle, dans une cave d'Avesnes. L'hiver, ouvrière à la cave, l'été, domestique à la ferme : «La famille est heureuse comme ça, pleinement». Son rêve : la continuité, un avenir sans histoire, au double sens qu'Huguette Bouchardeau a donné au titre de son livre, *Pas d'histoire, les femmes*¹⁶... Bien avant le taylorisme, comme l'a noté dans son mémoire inédit Louis Marty¹⁷, le travail monotone et écrasant du textile a formé des générations à une vision du monde si étroite et si étrangement solitaire, même à l'usine – combien davantage encore à domicile ! – qu'elle exclut jusqu'à l'idée du changement. Féminine seulement, cette adhésion totale à l'existant ? Bien sûr que non. Dans les usines de Roubaix, du Manchester français, des hommes aussi la partagent malgré l'audience du guesdisme et Mémé Santerre rythme son pas sur celui de son époux, Auguste. Mais les femmes, essentiellement employées à des tâches mécaniques comme le bobinage, sont exclues des équipes qui, à la filature par exemple,

travaillent sur un renvideur et que dirige un homme pourvu, lui, d'une certaine maîtrise sur le procès de production. Faut-il s'étonner si l'horizon féminin peut alors se rétrécir au point de ne même plus formuler pour l'avenir d'autre désir, comme l'a dit de sa mère une ouvrière interviewée par L. Marty, qu'«un après-midi pour faire ma lessive».

Penser l'avenir de sa fille en ouvrière semblable à sa mère, assurée comme elle de son travail et de son salaire, est-ce la même chose ? Oui et non. Oui, car là aussi, le gel semble frapper la vision des lendemains. Non, car dans les usines de tabacs et d'allumettes, massivement féminisées, qu'étudie Marie-Hélène Zylberberg, les principaux avantages conquis par les ouvrières sur l'État-patron – la stabilité de l'emploi, le droit à la retraite – tranchent sur l'incertitude fondamentale de la vie prolétarienne et dessinent à grands traits les contours du rêve de sécurité auquel les femmes, gestionnaires du ménage ouvrier, sont plus que les hommes attachées. D'ailleurs, ouvrière et fonctionnaire à la fois, la cigarière ne renonce pas à ses revendications. Combatives, fortement syndiquées – une femme sur deux – c'est en quelque sorte leur conscience ouvrière que ces Carmen françaises entendent, de la crèche à la retraite, inculquer à leurs enfants. «La petite fille qui pousse à l'ombre de la manufacture s'imaginera très tôt en ouvrière¹⁸», à la différence de ses compagnes d'école préparées à une vie de ménage dans laquelle le travail ouvrier ne tient pas la place principale. Dans ce cas, la continuité, voire la monotonie de la représentation apparaît comme l'envers d'une authentique fierté de classe.

L'exceptionnalité des ouvrières des Tabacs n'est plus à démontrer. Au reste leurs succès leur permettraient d'envisager, non seulement pour leurs filles la reconduction d'un statut, mais, implicitement, de nouveaux progrès, en somme un avenir meilleur. Dans les autres branches, celles où les femmes aspirent au changement, c'est bien ainsi que le futur est imaginé. Non pas un changement fondamental, mais des changements, au plan du travail comme à celui de la vie familiale. Premier rêve : avoir constamment de l'ouvrage, éviter non pas tant le long chômage, ce malheur sans nom, mais le chômage saisonnier qui hante d'autant plus les métiers féminins que les salaires très bas rendent littéralement toute épargne impossible¹⁹. *L'Atelier de Marie-Claire* évoque avec sensibilité l'alternance, dans la couture, des jours de presse – le début de l'automne, puis Noël et Pâques – et des heures creuses – la Toussaint, janvier et

février, le cœur de l'été. Il n'est guère de chapitre, dans ce court récit, où ne s'impose la présence de la morte saison. Pourtant le petit atelier de couture a du bon : dans l'imaginaire féminin les femmes y sont entre elles et n'y subissent pas les agressions sexuelles dont elles voient les risques à l'usine, dans les ateliers mixtes ou les grands magasins. Si elles ne désirent pas accéder à certains métiers masculins²⁰, les ouvrières ne récusent pas en effet le travail industriel au nom d'une idée du corps féminin voué à la seule maternité. Mais elles attendent de l'avenir l'élimination des petits chefs, ces « entrepreneurs en lingerie » par exemple, déjà dénoncées par elles lors du premier congrès ouvrier de Paris, en 1876, ces contremaîtres tout-puissants dans les grands ateliers de couture parisiens, si fortement hiérarchisés, que Marcelle Capy a évoqués dans la *Bataille syndicaliste* en octobre 1913²¹.

Un travail régulier, la disparition de la grossièreté masculine et des comportements hiérarchiques, est-ce à cela que se limite l'espérance des femmes ouvrières ? En ce début du xx^e siècle, ont-elles rompu avec le projet de revenir au foyer, avec ce rêve familial que tant d'hommes continuent officiellement à nourrir pour elles ? Dans la couture et le textile en tout cas, la fierté de gagner sa vie semble surtout le fait des militantes : il est vrai qu'on ne la gagne guère... Des militantes de tous bords d'ailleurs : c'est Marie-Louise Rochebillard, la fondatrice des « Syndicats de l'aiguille » qui écrit en 1904 à Lyon, dans une plaquette diffusée par l'Action populaire : « J'ai eu le très grand honneur de travailler pour vivre... Je trouvais le travail si noble et belle chose que je triomphais de tout²² ». Dans les Tabacs, terre nourricière des vraies ouvrières, Madame Jacobi n'emploie certes pas le langage moral de Mlle Rochebillard. Simplement, pour elle, le travail salarié va de soi. Responsable de sa famille, elle l'est « la même chose que l'homme²³ ». Ce qu'elle revendique, c'est l'égalité, non la différence. Et ses compagnes l'applaudissent. Mais ailleurs ? Stéphanie Bouvard, du syndicat des fleuristes-plumassières, tient sans doute un discours plus proche de la majorité des ouvrières lorsqu'elle déclare en 1900, au congrès de la CGT, que dans la société de demain les femmes mariées resteront à leur foyer ; il ne pourra en être ainsi que quand les hommes gagneront suffisamment et quand leur salaire atterrira tout entier dans la bourse de la ménagère. Mal accueillie par les délégués ouvriers qui y décèlent non sans raison quelque suspicion, cette déclaration a plu, semble-t-il aux ouvrières : elle traduisait la place

centrale que continuait de tenir la famille dans leur vie quotidienne, leur système de pouvoir et leurs désirs.

Les droits espérés relèvent pour une partie du même horizon. Droit de vote? Ce n'est pas l'essentiel: l'ouvrier, en ce début du siècle fait souvent profession de mépriser «la politique»; puis, quel étrange langage, tiennent les politiciens, et les quels lieux bizarres où nul ne vous acculture! Hubertine Auclert, la belle amazone du congrès de Marseille en 1879²⁴, n'a donc pas fait école chez les ouvrières. En revanche les droits civils les intéressent, particulièrement ceux qui visent la dignité de la femme dans son rapport au mari, aux enfants. Non pas tant le divorce, longue et coûteuse procédure, piège aussi à la sortie duquel la femme se retrouve seule, chargée d'enfants souvent et sans pension alimentaire, calomniée parfois. Mais ces possibilités bien concrètes: la recherche en paternité, la reconnaissance des promesses de mariage, le pouvoir de tutelle. *La femme socialiste*, *Les Plébéiennes*, *La Fronde*, abondent en ce sens et, si les congrès ouvriers se taisent, c'est sans doute que ces problèmes en ont été de fait écartés lorsque, après les premiers congrès riches de toutes les potentialités, les feux ouvriers se sont concentrés sur la défense des qualifications, la lutte antipatronale, puis l'antimilitarisme. Un monde meilleur c'est donc aussi celui où le rôle de la femme ouvrière dans sa famille sera pleinement reconnu et où elle aura le pouvoir d'être mère à son gré. Francis Ronsin a évoqué dans un livre récent²⁵ le débat sur la maternité, qui occupe, en 1908-1910 les colonnes de *La Femme affranchie*, le journal qu'anime Gabrielle Petit. Parmi les féministes révolutionnaires qui y collaborent, les deux ouvrières – Gabrielle Petit elle-même et Madeleine Vernet – ne s'engagent pas dans les voies radicales prônées par d'autres: refus de la maternité, exaltation de la virginité. Elles font le choix, sans les séparer du droit à la maternité, des pratiques contraceptives et, en cas de besoin, de l'avortement.

Faut-il donc conclure sur la modestie des espérances féminines ouvrières? C'est un fait: un thème aussi riche que, par exemple, celui de la République sociale est resté masculin, malgré la féminisation de Marianne, objet des soins de Maurice Agulhon. Au tournant du siècle, l'imaginaire ouvrier, nourri de lectures et de discours, se déploie volontiers dans l'évocation d'un avenir où se croisent les représentations constituées par des socialistes de toutes tendances, les perspectives plus floues de changement global marquées par la pensée des hommes de

1848, la volonté de la république dans l'atelier. Les ouvrières ne produisent pas de représentation aussi générale. Les changements à introduire dans la vie privée tiennent une plus grande place dans leur vision positive de l'avenir que la maîtrise de l'outil de travail. C'est moins une autre société qu'elles envisagent, que des transformations ponctuelles. Mais le besoin de dignité dans le travail confère à leurs espérances la même note morale qu'à celle des hommes, le désir d'un monde de paix, qui s'ancre dans la volonté de sauver les vies qu'elles ont créées²⁶ va leur ouvrir un accès nouveau au politique. Et après tout, pendant les années qui précèdent la guerre, les initiatives des femmes ouvrières commencent à trouver accueil auprès de divers militants responsables de la CGT. Il faut s'interroger sur les raisons pour lesquelles le syndicalisme d'action directe, si masculin pourtant, donne alors quelques signes de compréhension de ce que le regard porté par les femmes sur le changement pouvait apporter à la lutte commune. En ne situant pas leurs espérances, pour l'essentiel, au seul plan de l'atelier ou de l'usine, en parvenant cependant pour les plus qualifiées et les plus organisées d'entre elles, à se penser comme pleinement ouvrières, en découvrant des formes nouvelles d'action en faveur de la paix, en récusant enfin d'une certaine manière toute nostalgie de l'avenir, celles des ouvrières qui ont eu, si peu que ce soit, la parole, ont sans doute contribué à poser en d'autres termes les équations du mouvement social. Hélas ! Elles n'étaient guère nombreuses et les thèmes ici esquissés ne peuvent se prévaloir d'aucune vraie rigueur : simples pistes vraiment, qu'il faudra peut-être abandonner demain.